

Cahiers du
MONDE RUSSE

Cahiers du monde russe

Russie - Empire russe - Union soviétique et États
indépendants

45/3-4 | 2004
Varia

Timo Vihavainen, Vnutrennij vrag

Jean-Claude Lanne



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/monderusse/4181>

DOI : 10.4000/monderusse.4181

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2004

Pagination : 642-647

ISBN : 2-7132-2009-2

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Jean-Claude Lanne, « Timo Vihavainen, Vnutrennij vrag », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 45/3-4 | 2004, mis en ligne le 03 juillet 2009, consulté le 03 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/4181> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.4181>

Ce document a été généré automatiquement le 3 septembre 2022.

Tous droits réservés

Timo Vihavainen, Vnutrennij vrag

Jean-Claude Lanne

RÉFÉRENCE

Timo VIHAVAINEN, **Vnutrennij vrag. Bor'ba s meščanstvom kak moral'naja missija russkoj intelligencii** (L'ennemi intérieur. La lutte contre l'esprit petit-bourgeois comme mission morale de l'intelligentsia russe). Ouvrage traduit de l'anglais en russe par E. Gerasimova et S. Čujkina, Saint-Pétersbourg, « Kolo », 2004, 414 p.

Le sujet de l'ouvrage de l'historien finnois Timo Vihavainen est l'étude d'une singulière tradition qui caractérise l'intelligentsia russe, celle de la lutte contre l'esprit petit-bourgeois. L'auteur suit cette tradition depuis son apparition, au milieu des années 1840 jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Bien qu'il soit commun à la plupart des pays européens, ce phénomène a connu en Russie une ampleur considérable et a eu des conséquences tragiques, à la fois pour le pays et pour la classe qui a incarné ce combat sans relâche, la classe des intellectuels. En effet, aux yeux de la majorité des intellectuels russes, l'esprit petit-bourgeois, loin de caractériser la seule petite-bourgeoisie, avait l'effrayante capacité de « contaminer » toutes les classes de la société, et de rapprocher ainsi la Russie des voies d'évolution de l'Occident « bourgeois » considéré à la fois, et de manière paradoxale, comme modèle et repoussoir. Les débats sur le développement spirituel de la Russie seraient restés purement académiques si n'était pas survenue la révolution bolchevique, tragique épreuve de vérité pour l'authenticité du combat spirituel de l'intelligentsia. À partir de l'instauration de la dictature bolchevique jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, les termes d'« esprit petit-bourgeois » et d'« intelligentsia » vont être constamment redéfinis en fonction des impératifs de la lutte idéologique décrétée par le pouvoir, jusqu'à ce que ce dernier se crée pour lui-même une classe d'intellectuels d'un nouveau type, d'une fidélité sans faille aux idéaux proclamés par le parti.

Après avoir indiqué le cadre historique de ses investigations et sa problématique, l'auteur annonce sa méthode, plutôt traditionnelle et conçue comme un récit bâti sur un

ensemble de documents fournis par l'histoire des idées (déclarations idéologiques, revues, journaux, manifestes, souvenirs, journaux intimes, œuvres littéraires et critiques) et par les fonds d'archives (notamment ceux des officines du ministère de l'Intérieur chargées d'évaluer l'état de l'opinion publique dans les années 1920 et 1930). L'auteur s'appuie également sur les travaux de chercheurs dont il donne la liste dans une bibliographie de 29 pages.

Dès les premières pages, T. Vihavainen s'efforce de définir les termes qu'il va utiliser tout au long de sa recherche et qui seront les mots clefs de sa démonstration : *intelligencija*, *intelligentnost'*, *kul'tura*, *kul'turnost'*, *melkaja buržuazija*, *melkoburžuaznost'*, *meščanstvo*, *pošlost'*, *obyvatel'*, *obyvatel'stvo*, etc.

Il est assez délicat de traduire des concepts qui, de sociologiques, deviennent rapidement éthiques, se chargeant au cours de l'histoire de connotations morales défavorables. Il faut compter également avec les changements d'emploi dus aux aléas de la vie politique à l'époque soviétique. Un terme comme *intelligent* (intellectuel) peut assumer, selon les contextes historiques et politiques, des valeurs parfaitement contradictoires, être une qualification laudative dans un cas, ou sonner comme une insulte dans un autre ! Avec beaucoup de prudence, l'auteur propose donc, dès l'introduction, quelques occurrences d'emploi de tous ces termes qui constituent sa grille herméneutique, prenant le plus grand soin de les contextualiser chaque fois et laissant au lecteur la tâche de se faire le juge de la stupéfiante instabilité sémantique de tous ces termes clefs pour lesquels la langue française n'a pas toujours de rigoureux équivalents. Dans la valse vertigineuse des emplois les plus différents, l'auteur établit au moins une constante sémantique pour le vocable *intelligencija* (la classe des intellectuels, l'*intelligentsia*) : la « classe » des intellectuels regroupe, tel un ordre médiéval, l'ensemble des citoyens capables de jeter un regard critique sur la situation politique, culturelle et spirituelle du moment, grâce principalement à leur niveau de culture et à leur instruction. Cette valeur éthique du concept traverse indemne toutes les époques et survit même à la catastrophe révolutionnaire.

Ces précautions lexicales prises, l'auteur établit dans l'introduction (« La petite bourgeoisie et ses ennemis : le *meščanstvo* (l'esprit petit-bourgeois) et l'"*intelligentsia*" au XIXe siècle ») un tableau général de la situation des intellectuels au XIXe s. en veillant à différencier le panorama selon les temps, les lieux et les personnes. Si les radicaux donnent le ton en général, l'action des groupuscules ou les écrits des personnalités extrémistes ne doivent point occulter le fait, selon l'auteur, qu'il y a aussi des modérés et des libéraux chez les intellectuels. La fracture entre les deux « camps » apparaît en toute netteté quand la révolution de 1905, avec son cortège de violences et d'horreurs, incite une partie des intellectuels à une salutaire autocritique et à une drastique révision des valeurs qui avaient jusque-là porté le combat des radicaux, tout particulièrement le mythe de la révolution-panacée. Mais l'esprit « anti-bourgeois » ou « anti-petit-bourgeois » demeure solide et c'est une *intelligentsia* encore imprégnée des idéaux romantiques européens d'opposition à la médiocrité spirituelle de la civilisation bourgeoise qui va affronter les événements dramatiques de 1917.

Le premier chapitre (« Le discours de l'âge d'argent ») s'emploie justement à dresser l'état des lieux pour la période cruciale qui coïncide avec le règne de Nicolas II. C'est l'occasion pour l'auteur de revenir sur le problème des influences dans la genèse du combat spirituel contre l'esprit petit-bourgeois en Russie (héritage du romantisme occidental) et d'égrener les grands noms européens et russes qui ont illustré cette lutte,

par leurs œuvres et leurs analyses : J. Stuart Mill, Herzen, Nietzsche, Tolstoï, Flaubert, Ibsen, Nordau, Ivanov-Razumnik, Merežkovskij, K. Leont'ev, Berdjajev. T. Vihavainen a raison de s'attarder longuement sur le cas de Gor'kij, à la fois pour l'importance de cet écrivain dans les débats sur la fonction de l'intelligentsia face à la « menace » (petite) bourgeoise, mais aussi pour le rôle futur qu'assumera Gor'kij comme porte-parole officiel de l'idéologie bolchevique dans les sinistres années 1930. Au passage, l'auteur relève opportunément l'étrange connivence qui s'instaure objectivement entre l'auteur du roman *Mat' (La mère)*, les idéologues de la faction bolchevique et certains artistes avant-gardistes dans le commun rejet des valeurs humanistes traditionnelles stigmatisées comme « petites-bourgeoises » et l'exaltation de la violence révolutionnaire comme unique moyen de purifier radicalement la société future des miasmes de la vulgarité (*pošlost*).

Le chapitre 2 (« La révolution et les révolutionnaires : théorie et pratique ») examine la mise en place, après le coup d'État d'octobre 1917, de l'utopie léninienne, dont le projet ultime est l'extirpation des mœurs petites-bourgeoises et le façonnement d'un homme nouveau. Les artistes avant-gardistes voient dans l'entreprise bolchevique l'occasion d'accomplir leur propre utopie et d'imposer leur dictature esthétique aux milieux artistiques. Cette tentative échoue, à cause de la méfiance instinctive du chef bolchevik vis-à-vis des intellectuels qu'il soupçonne d'être des porteurs de l'esprit petit-bourgeois, à cause aussi (et surtout) du peu de cas que l'« intellectuel » Ul'janov faisait des recherches formelles de l'avant-garde artistique (notamment futuriste). Revenant sur l'attitude de Gor'kij au moment des événements dramatiques de l'automne 1917 et de l'année 1918, l'auteur constate chez l'écrivain le refus passionné de la violence révolutionnaire et les attaques féroces qu'il lance contre celui qu'il considère comme le principal responsable des désordres et qu'il accuse – injustement – d'avoir failli à l'honneur de l'intelligentsia. C'est à partir de ces années troublées de la guerre civile et du communisme de guerre que l'on assiste à l'extraordinaire changement de statut de vocables comme « intellectuel », « petit-bourgeois », etc., qui vont être désormais utilisés de manière polémique dans le combat que les bolcheviks vont engager, de manière implacable et opiniâtre, contre leurs ennemis de tout bord.

Le troisième chapitre (« Après la révolution ») est consacré à cette période de confusion extrême qui va durer jusqu'à l'instauration de la NEP, et au cours de laquelle vont se mettre en place, tant chez les détenteurs du pouvoir que chez les représentants de l'intelligentsia non engagée, les outils conceptuels de la lutte contre le *byt*, autre notion capitale dans l'économie discursive du pouvoir et de ses opposants dans les années 1920 et à l'analyse de laquelle le chapitre 4 (« Une trêve fragile ») réserve une large place. C'est en effet durant cette décennie que se déploient les plus vives discussions sur l'émergence, avec de nouvelles conditions de vie, relativement plus confortables, d'un nouveau type humain, le « citoyen soviétique », ébauche du futur « homme socialiste », mais encore potentiellement exposé au danger de contamination bourgeoise. Les écrivains sont mobilisés pour camper le type idéal du prolétaire conscient, discipliné, dévoué à la cause du parti bolchevik (Gladkov, Ostrovskij, etc.), mais c'est à partir de 1928 et du lancement du premier plan quinquennal que s'amorce, selon l'auteur, une véritable « révolution culturelle », dont l'étude fait l'objet du chapitre 5 (« La révolution culturelle : les années 1928-1931 »). Une véritable guerre contre la société civile est déclarée par le parti au pouvoir, au nom d'idéaux qui consonnent avec les lubies de Lenin (exacerbation de la lutte des classes, guerre totale engagée contre la bourgeoisie, grande et petite, éradication de l'instinct propriétaire chez les paysans avec la collectivisation des terres,

extirpation des « préjugés bourgeois » dans la culture, etc.). La littérature est de nouveau convoquée pour appuyer le pouvoir (le cas le plus significatif étant celui de V. Majakovskij, mal payé de retour pour son engagement résolu dans la dénonciation du petit-bourgeois vulgaire), et Gor'kij, revenu en Russie au moment de l'abrogation de la NEP, reprend du service comme fidèle chien de garde de la nouvelle idéologie soviétique décrétée en 1931 par Staline. L'écrivain se signale par ses invectives grossières contre les intellectuels occidentaux « bourgeois » qui critiquent l'Union soviétique et dénoncent le travail servile dans la « patrie du socialisme », il couvre de son autorité l'infâme publication sur les camps du canal Baltique-mer Blanche, et le sinistre exemple de cet écrivain cajolé par le pouvoir démontre le degré d'avalissement auquel était parvenue l'intelligentsia officielle à l'époque du stalinisme triomphant. Mais s'agit-il bien encore d'intelligentsia ?

Le chapitre 6 (« Le Nouveau Testament : la réhabilitation de l'intelligentsia ») montre dans une cruelle lumière l'évidente perversion des valeurs dans la société soviétique des années 1930 et la subversion du langage qui en est la conséquence la plus effrayante. Avec l'abandon de la « révolution culturelle » et l'instauration d'un « classicisme » stalinien dans la littérature et les arts, tous les termes des champs esthétique, éthique, politique sont redéfinis en fonction de la ligne générale décrétée par le parti qui, dès lors, s'arroge le rôle de « conscience » ou « cerveau » de la société. Ceux qui s'opposent à cette ligne sont évidemment stigmatisés comme « petits-bourgeois », « décadents », etc., et T. Vihavainen n'a guère de peine à montrer que l'inversion des valeurs opérée par les bolcheviks se retourne contre eux et dénonce leur mentalité de médiocres petits-bourgeois conformistes et vulgaires. Le chapitre 7 (« La terreur sous Staline ») fait la revue de ces nouvelles « valeurs socialistes » ou « prolétariennes » inculquées par le régime : vigilance, contrôle, lutte contre le trotskisme et la duplicité, toutes vertus qui rapprochent ce régime des modèles fascistes contemporains, eux aussi soucieux de fabriquer un type d'individu inédit, plus proche de l'animal docile que de l'homme, au sens fort que les humanistes « bourgeois » du passé donnaient à ce vocable.

Le chapitre 8 (« Un monde sans petits-bourgeois : la nouvelle intelligentsia et le discours du socialisme soviétique ») fait la revue des qualités du *sovetskij pošljak* (« goujat soviétique ») créé par tout l'appareil de coercition du régime soviétique. La fameuse définition de la *pošlost'* (vulgarité, trivialité) donnée par V. Nabokov s'impose, et l'on ne peut que suivre l'auteur dans le verdict qui porte sur une « culture » fondée tout entière (et par la force) sur le mensonge, la cruauté, le mépris, la servilité, bref sur la négation systématique de toutes les valeurs de l'humanisme européen. La postface suit le devenir de cet *homo sovieticus* issu du dévoiement des valeurs du socialisme humaniste jusqu'à l'effondrement de l'empire soviétique, l'avènement d'une société enfin libérée de la peur et du mensonge et l'émergence d'une intelligentsia au vrai sens du terme de société d'hommes et de citoyens unis dans la communion des valeurs humanistes (tolérance, compassion, liberté, exercice d'une pensée dépourvue de préjugés et ennemie des dogmes). L'auteur va même jusqu'à parier que cette nouvelle intelligentsia russe issue des décombres du soviétisme sera capable d'apporter une vision nouvelle et moralement salutaire dans un monde dominé par l'esprit de consommation.

L'ouvrage de T. Vihavainen est intéressant, sérieux, solidement documenté et se lit effectivement comme un récit passionnant de bout en bout, un récit original qui narre les tragiques mésaventures de la classe intellectuelle russe sur près d'un siècle et son combat pathétique et donquichottesque contre les moulins du philistinisme. Mais la méthode manque de rigueur et le style désultoire entraîne bien souvent d'inutiles

répétitions. Le mélange entre les genres est gênant : l'histoire politique, littéraire, culturelle se croise avec des développements journalistiques ou des essais de type littéraire. L'auteur a certes eu la sagesse d'annoncer ces défauts dans une sympathique *captatio benevolentiae* introductive, mais il n'a pas toujours su se démarquer du discours des idéologues qu'il cite abondamment : d'où, parfois, un étrange effet de complicité, ou, au contraire, quand la source citée est par trop révoltante de cynisme ou de naïveté, un effet contraire, mais non moins étrange, de distanciation ironique. Le plus grand mérite de ce travail est d'opérer une synthèse magistrale entre différentes positions que l'on connaissait déjà à l'état isolé, mais qui se trouvent ici réunies et confrontées dans le déploiement continu de l'histoire russe. Le lecteur ne pourra pas ne pas être sensible à l'éminente historicité des notions amplement débattues par l'auteur et à l'étonnante capacité de concepts socio-économiques à se muer en signes axiologiques. Le titre du livre résume à lui seul la tragique problématique de la classe intellectuelle russe : l'ennemi qu'elle a poursuivi avec tant d'acharnement était réellement un ennemi intérieur, et la lutte fanatique engagée contre l'hydre toujours renaissante de l'esprit petit-bourgeois s'apparente fort, vue sur la longue durée et avec la distanciation intérieure qu'autorise à présent la disparition du « soviétisme », à un effrayant suicide collectif, celui d'une caste vouée, par essence, à la défense de valeurs indépendantes des contingences historiques, mais littéralement obsédée par la trace indélébile en elle du « péché » originel de la modernité, la mythique *pošlost'* bourgeoise. C'est peut-être là le prix démesuré qu'a dû payer l'intelligentsia russe pour sa fidélité à une éthique héroïque et aristocratique, fondée sur l'idéal de l'homme intégral.